

plus de bien que maintenant, tant sous le rapport matériel qu'intellectuel.

Son exemple serait suivi par tous les gens intelligents de sa localité, et l'on verrait bientôt renaître l'abondance au sein de notre population.

J'ai dit qu'un autre moyen de propager l'apiculture serait de mettre de temps en temps, sous les yeux du public, les résultats obtenus par les apiculteurs.

Quoi de plus rémunérateur, en effet, que cet industrieux insecte ! Il nous fournit une substance telle, que les plus grands d'entre les chimistes, même en y consacrant toute leur vie, ne pourront probablement jamais imiter ; une substance, en un mot, qui surpasse en douceur tout ce que le génie inventif de l'homme n'a jamais pu atteindre, et en telle abondance, qu'on serait porté à croire, si les faits n'attestaient le contraire, que tous ceux qui ont écrit sur ce sujet se sont entendus pour exagérer outre mesure les résultats obtenus par eux.

Voici un fait par exemple, entre mille autres de cette nature, qui paraît au premier abord, tout à fait dénué de vraisemblance, mais qui est pourtant très-possible.

C'est un américain, M. J. W. Salloo, qui dit avoir fait cette année, de vingt-cinq vieilles ruchées d'abeilles, un profit clair et net de \$1040.

C'est beau n'est-ce pas ? Et puis c'est extraordinaire. Mais c'est possible, et voici comment : ses vieilles ruches lui en ont donné soixante nouvelles dont quarante italianisées qui valent \$20 chaque, et vingt d'abeilles natives dont la valeur est de \$10 chaque.

De plus, il a vendu 700 lbs. de miel en boîtes à 30 centins, et 600 lbs. de miel en rayons à 25 centins la livre, ce qui fait la jolie somme de \$1360.

Les vingt-cinq vieilles ruches lui ont coûté \$4 chaque ; il a acheté deux ruchées d'abeilles italiennes à \$20 chaque, et ses soixante ruches vides pour loger ses nouveaux essaims lui ont coûté \$3 chaque. Ce qui fait une dépense de \$320, qui déduite des \$1360, laisse le joli excédant de \$1040.

Sans prétendre à un semblable résultat, votre très-humble serviteur ose espérer que l'an prochain, il aura un bon rapport à vous donner.

UN JEUNE APICULTEUR.

L'HOMME QUI N'A QU'UNE VACHE.

Un brave et honnête bourgeois, qui a souscrit à notre feuille plutôt par sympathie que par besoin de s'instruire, attendu qu'il ne s'occupe plus nullement d'agriculture, disait l'autre jour :

« Je croyais faire un pur sacrifice en souscrivant au *Journal d'Agriculture*, cependant l'application d'une recette que j'y ai lue pour faire donner du lait riche aux vaches, me vaut plus que mon abonnement durant dix ans; je n'ai qu'une vache, mais je trouve que même l'homme qui n'a qu'une vache à soigner, trouvera son compte en souscrivant à un journal agricole. »

A NOS LECTEURS.

Comme nous ne pouvons traiter tous les sujets à la fois, et qu'au reste, en écrivant sur une matière, il nous échappe toujours quelque conseil, quelque explication, nous nous ferons un plaisir de répondre à toute demande qui nous sera faite de la part de nos lecteurs, et de donner dans le numéro qui suivra la réception de leurs lettres, une réponse à leurs questions, qui profitera aussi à tous nos lecteurs. Qu'on ne se gêne donc pas; qu'on adresse franco: au *Journal d'Agriculture*. Rien ne nous fera plus plaisir que d'être utiles dans la mesure de nos forces.

RAPPORT SUR L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE MONTREAL.

(Suite.)

Le côté Sud, opposé à la Pharmacie, est divisé en deux séparations; la première contient deux boxes, munies de crochets de poulies et de cordes, disposées spécialement pour administrer les remèdes aux sujets malades qui seraient disposés à montrer quelque résistance; la deuxième, la salle de dissection qui est bien pourvue des appareils nécessaires à cette fin. L'infirmerie occupe toute l'aile ouest, et renferme habituellement une douzaine de chevaux qui sont sous les soins immédiats des élèves. Toutes ces bâtisses sont bien disposées, bien ventilées et tenues dans l'ordre le plus parfait.

Le Musée, qui appartient au Conseil d'Agriculture, mais à l'usage de l'école vétérinaire, est dans une des salles du Collège McGill. Quoique très-incomplet, ce Musée possède un excellent commencement de collections de préparations anatomiques et de botanique. Il est regrettable que ce Musée ne soit pas dans une bâtisse spéciale, plus à la portée du public. Le Comité espère que, dès que les bâtisses pour les Expositions provinciales seront construites

d'une manière permanente à Montréal, le Conseil s'empressera de consacrer au Musée, une de ses plus belles salles.

Notre Comité est heureux de dire qu'il a été agréablement surpris de trouver une école vétérinaire aussi avancée. L'enseignement fortement pratique, basé sur la science que l'on donne aux élèves, nous assure que ces élèves pourront rendre des services immédiats à leur sortie de l'école. Nous le déclarons hautement cette école est digne de l'encouragement du public et de l'aide du Conseil d'Agriculture.

Notre Comité est persuadé que les services que rendra cette institution, profiteront particulièrement aux cultivateurs. Les villes ont généralement assez de Médecins vétérinaires, mais les campagnes en sont absolument dépourvues. L'École Vétérinaire nous donnera ses élèves gradués, qui non-seulement nous guériront nos animaux malades, mais qui par leur science nous apprendront à préserver notre bétail d'un grand nombre d'accidents. Votre Comité se permettra d'en donner un exemple. Leurs conseils sur la manière de ferrer les chevaux, éviteront une grande partie des maladies qui originent d'une mauvaise ferrure, malheureusement si communes dans nos campagnes. L'ignorance profonde où nous sommes généralement, sur les soins convenables à donner à nos animaux lorsqu'ils sont malades, nous fait pressentir les services précieux que nous rendra l'École vétérinaire de Montréal, qui s'applique à former des élèves bien qualifiés. Leur habileté sera tellement évidente qu'elle fera disparaître de nos campagnes, ces maréchaux improvisés, qui montrent ordinairement plus de bonne volonté que de savoir.

Notre Comité regrette qu'il n'y ait pas un plus grand nombre d'élèves et surtout de Canadiens-Français, qui fréquentent cette excellente institution. Votre Comité croit que l'existence de cette école n'est pas généralement assez connue des cultivateurs. Il est malheureux que les jeunes gens qui la connaissent, n'apprécient pas assez les avantages de ces cours. Cette carrière est loin d'être encombrée, elle offre un bel avenir aux premiers qui l'embrasseront. Hors des villes, il n'y a pas dans toute la Province de Québec, un maréchal qui sache unir parfaitement la théorie à la pratique. Il est évident que celui qui se présenterait dans nos campagnes avec un diplôme universitaire, comportant toute qualification, serait extrêmement occupé. Tout en rendant d'immenses services aux cultivateurs, il se créerait une position qui ne le céderait à aucune autre, sous le rapport de la fortune et de l'honorabilité.

Tout en regrettant que les cours de l'école vétérinaire soient donnés exclusivement en anglais, Votre Comité reconnaît que sous les circonstances actuelles, il est impossible de demander